

Éditeur
PVH éditions, Lionel Jeannerat

Texte
Pascal Lovis

Illustration
Richard Henry

Graphisme
Dimitri Jeannottat

Collection Ludomire n°2
ISBN 978-2-940609-83-3
Fichier d'impression publié en avril 2021

print@home

Pour nous soutenir et télécharger plus de textes :
printathome.cc



Cette œuvre est mise à disposition sous licence Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Partage dans les Mêmes Conditions 3.0 Suisse. Pour voir une copie de cette licence, visitez <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/ch/> ou écrivez à Creative Commons, PO Box 1866, Mountain View, CA 94042, USA.



CHRONIQUES
DES REGARDS PERDUS

MÉSAVENTURE

PASCAL LOVIS

LUDOMIRE 02
PVH ÉDITIONS



CHRONIQUES
DES REGARDS PERDUS 2

LE SANCTUAIRE DES RENÉGATS

PASCAL LOVIS

LUDOMIRE

03

Plusieurs années se sont écoulées depuis la fin de la guerre à Lahrios et la vie a repris ses droits. Pourtant, d'étranges phénomènes perturbent la Basse Magie. Le pouvoir de ses adeptes s'accroît de façon incompréhensible, tandis que, de tous horizons, on entend des récits narrant la réapparition de magiciennes mortes depuis des siècles. Sont-elles une menace ou une promesse de jours meilleurs ?

Paisir
d'Histoire



Code prix LM5

ISBN 978-2-940609-07-9

LM03



LM01

MÉSAVENTURE

La route avait quitté la plaine, laissant derrière elle les forêts d'oliviers et les pâturages jaunis, zébrés de murs de pierres sèches. Elle grimpait maintenant à flanc de côteau, sinuant entre les saillies rocheuses et les vignes plantées en terrasses.

Th'iam s'épongea le front du revers de sa manche et accueillit avec gratitude la brise fraîche qui s'installait avec le soir tombant. Bien que l'été n'ait pas encore assis son emprise sur la contrée, la journée avait été très chaude et le soleil n'avait pas épargné le voyageur qui cheminait vers son pays natal.

Le jeune homme arrivait enfin en vue du duché de Vonell. Si tout se passait bien, il pourrait franchir sa frontière le lendemain et atteindre Avonella une dizaine de jours plus tard.

C'était la dernière étape d'un périple qui avait duré un peu plus d'une année. Lorsqu'il était parti, il devait se rendre à Valusar pour se renseigner sur la mort d'un messenger tombé près de Lahrios. Jamais il n'avait pensé que cette mission l'emmènerait si loin...

Après la libération du Regard par Morius, Th'iam avait passé quelques mois à son chevet dans la demeure de l'herboriste Herstios. Lorsqu'il fut rétabli, les premières neiges tombaient déjà sur la Citadelle Haute et le jeune homme dut attendre l'arrivée du printemps pour prendre congé de son ami.

Son voyage ne fut pas des plus aisés, mais finalement il parvint à prendre un bateau pour Kubahl où il put retrouver

une vieille connaissance de son père. Grâce à la monture que celui-ci lui fournit, Th'iam atteignit la frontière de la Káhlad beaucoup plus rapidement qu'il ne l'avait espéré. À sa grande satisfaction, il allait bientôt atteindre la dernière cité de son voyage.

Le chemin abordait maintenant une pente plus douce et longeait le flan de la montagne pendant presque une lieue. Il décrivit plusieurs virages, avant qu'une saillie rocheuse, à première vue infranchissable, ne se dessinât au travers de la route. Th'iam constata que les hommes n'avaient pas pu l'éviter et avaient préféré percer directement dans le roc. Il s'engagea donc dans une galerie lugubre d'une trentaine de toises, suffisamment large pour y faire passer des chars à bœufs.

Lorsqu'il en émergea, il arrêta sa monture quelques secondes pour admirer le paysage. Le tunnel débouchait au beau milieu d'une falaise, plongeant dans une gorge très serrée. Un pont en arche enjambait cette coupure et s'élançait vers les murailles de pierres brutes de Nélonas, la cité la plus septentrionale de la Káhlad.

La ville avait été construite entre deux défilés vertigineux, sortes de lézardes creusées par des torrents dans la pente de la montagne. Ses habitations formaient un ensemble uni, se confondant avec les veines des rochers descendant des sommets. Leurs toits étaient d'ardoise et les pierres de leurs murs provenaient des multiples éboulis des hauts plateaux.

Au sommet de la cité s'élevait un bâtiment un peu plus imposant et beaucoup plus robuste que le reste des maisons. La demeure seigneuriale dominait la ville, mais sans l'écraser pour autant. Elle se mariait parfaitement à l'ensemble.

D'un léger coup de talon, le jeune homme remit son palefroi en mouvement et s'engagea sur le pont. L'entrée était

le voleur ne s'est pas départi de son butin. Lorsque l'on touche à l'or, on ne s'en sépare pas. En revanche, vous avez clamé votre innocence à juste titre. Je vous adresse donc mes plus humbles excuses.

Th'iam arrêta sa monture le long du chemin de pierres et se retourna une dernière fois. En contemplant les toits scintillants de Nélonas au loin, plusieurs sentiments se mélangèrent en lui.

Il y avait bien sûr un soulagement profond d'avoir pu quitter ces murs en conservant son intégrité et son honneur ; pourtant, une sorte de stupéfaction apathique dominait ses pensées. Il aurait sans doute encore besoin de plusieurs jours pour digérer ces événements. Son esprit était passé si rapidement par tant d'états émotionnels qu'il en était resté engourdi. Th'iam se sentait en quelque sorte détaché de ce qu'il avait vécu, comme s'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve.

Bizarrement, une seule chose le tourmentait ; c'était de penser que la belle Noaria ne saurait jamais qu'il n'était pas un malandrin. Elle était déjà partie au moment de son jugement et, de ce fait, elle garderait de lui l'image d'un homme sans honneur. Il ne la reverrait sans doute jamais, mais espérait secrètement qu'elle apprendrait un jour le fin mot de cette histoire.

— Que se passe-t-il, lieutenant ? Pourquoi cette interruption ?

Le soldat s'inclina sobrement, avant de répondre en haletant :

— Je veux éviter qu'une injustice ne soit commise en votre demeure, madame. Cet homme est innocent du crime dont on l'accuse.

Les juges s'agitèrent à cette annonce et la châtelaine parut troublée.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle.

Le lieutenant chercha dans sa poche et en ressortit une poignée de pièces dorées.

— Regardez par vous-même, dit-il en les tendant à dame Orisia. Le coffret retrouvé dans sa chambre ne contenait que de vulgaires pièces de plomb recouvertes d'une feuille d'or.

Des murmures de stupéfaction s'élevèrent parmi les magistrats. Dame Orisia s'empara des faux ducs et les examina minutieusement. Son visage s'empourpra d'une fureur mal contenue.

— Par toutes les foudres ! lâcha-t-elle, en jetant les pièces au sol. Nous nous sommes fait gruger comme de sombres imbéciles ! Le véritable voleur avait placé ce leurre pour que les recherches cessent rapidement et que les portes du castel soient rouvertes. À l'heure qu'il est, ce scélérat a sans doute quitté la ville, les poches chargées de son butin.

La dirigeante de Nélonas prit plusieurs inspirations pour retrouver son calme, avant d'ordonner sèchement :

— Relâchez cet homme ! Ce n'est pas le voleur que nous recherchons.

Après que les gardes eurent ôté les menottes du jeune soldat, dame Orisia s'adressa directement à lui :

— Nous avons donc tous deux raison, en fin de compte, commença-t-elle sur un ton apaisé. Comme je le prétendais,

surveillée par deux sentinelles peu zélées. Ce fut à peine si elles lancèrent un regard au nouvel arrivant.

Les venelles pentues de Nélonas lui parurent en revanche bien plus accueillantes. Comme souvent dans les régions où le soleil frappait durement, on assistait à un regain d'activité lorsque la fraîcheur du soir s'installait. Son ascension vers la demeure seigneuriale fut donc particulièrement ralentie par de nombreux enfants jouant dans les rues ainsi que par des vendeurs en tout genre.

La ville n'était pas très grande et Th'iam arriva rapidement face à l'entrée du petit castel de Nélonas. Cette fois, les gardes semblaient bien plus disciplinés et ils placèrent leur hallebarde en croix pour lui barrer le passage.

— Salut à toi, étranger ! déclara l'un d'eux. Que viens-tu chercher en ce château ?

— Salut à vous, répondit sobrement Th'iam. Je suis un soldat de la garde d'Avonella en retour de mission et je requiers l'hospitalité dans la demeure de votre seigneur.

Comme à chacune de ses étapes, le jeune homme tentait sa chance. Jusqu'à présent, les résultats avaient été plutôt mitigés. Dans la plupart des cas, il se faisait renvoyer comme un malpropre, mais il pouvait malgré tout se targuer d'avoir passé quelques soirées en très belle compagnie.

Les deux gardes se jetèrent un regard de biais lorsqu'un troisième homme d'arme apparut. De son allure impeccable et de sa prestance hautaine, Th'iam supposa qu'il s'agissait d'un haut gradé, voire d'un membre de la noblesse.

— Salut à toi, soldat d'Avonella, fit-il en plissant les yeux. La dame de Nélonas tient en haute estime le corps de garde de la cité blanche. Elle serait sans doute heureuse de t'entendre narrer le périple qui t'a conduit en sa demeure ; toutefois, je ne vois sur toi aucun signe distinctif de ton appartenance à cette cohorte...

C'était bien là le problème de sa stratégie. Dans la mesure où il avait dû se faire le plus discret possible et se faire passer pour un marchand d'épices rares, il n'avait presque aucune preuve de ce qu'il avançait.

— Ma mission requérait une discrétion particulière et c'est pourquoi je ne porte pas mon uniforme, cependant, je ne me suis pas départi de ma dague de fonction.

Th'iam dégaina l'arme qu'il portait à son ceinturon et en présenta le pommeau serti d'une griffe de lynx à son interlocuteur. Ce dernier s'approcha de lui et l'examina attentivement, avant de s'enquérir :

— Comment se nomme ton supérieur direct, peut-être le connaîtrais-je ?

— C'est fort possible, en effet. Je suis sous les ordres du lieutenant Aldric.

Au grand soulagement de Th'iam, le militaire acquiesça d'un air entendu.

— Aldric, oui, je l'ai rencontré plusieurs fois. Un homme remarquable. Mais dis-moi, comment se fait-il que tu ne sois pas avec lui ?

Th'iam prit une grande inspiration et se permit un petit sourire.

— C'est une bien longue histoire... Je suis certain qu'elle vous passionnera lorsque je la narrerai à la châtelaine...

En fin de compte, Th'iam n'eut pas à relater les événements qui l'avaient conduit à Nélonas. Il s'était déjà préparé à en faire un exposé très détaillé et surtout en grande partie inventé pour éviter de dévoiler les nombreux secrets de sa mission ; cependant, son entrevue avec dame Orisia fut très courte. La dirigeante de la ville avait, semblait-il, d'autres affaires plus urgentes à traiter. De plus, comme deux artistes itinérants devaient se produire pendant le repas du soir,

Les juges se regardèrent un instant, attendant la réaction de leur dirigeante. Celle-ci plissa les yeux, avant de rétorquer :

— Demander qu'une peine soit commuée en un combat singulier est un privilège uniquement réservé aux condamnés à mort. Les voleurs de votre espèce n'ont pas ce droit à Nélonas.

Le jeune soldat crispa la mâchoire de frustration. Il y avait cru. Peut-être en serait-il mort, mais au moins il aurait pu se battre pour clamer son innocence.

Au lieu de cela, les gardes le traînèrent de force vers le capitaine des gardes et posèrent sa main droite sur le billot. Th'iam résista de toutes ses forces, si bien qu'il fallut quatre hommes pour le maîtriser et maintenir son bras en place.

Il tenta de hurler son innocence, implora la clémence des juges, mais finalement, il ne put que regarder impuissant la hache se lever au-dessus de la tête du capitaine. Plus jamais, il ne pourrait se servir de sa main, ni pour serrer le poing autour du pommeau de son arme, ni pour caresser la peau douce d'une jouvencelle.

Il n'aurait plus qu'un moignon insensible...

Cependant, au moment où la hache allait s'abattre, une voix s'éleva dans la salle.

— Arrêtez !

Th'iam entrevit le soldat qui l'avait accueilli lors de son entrée au castel. Il avait surgi précipitamment, visiblement à bout de souffle. Voyant que son supérieur était sur le point de trancher la main de Th'iam, il répéta entre deux souffles :

— Arrêtez !

Toutes les personnes présentes froncèrent les sourcils. Le capitaine rabaisa calmement la hache, interrogeant son subordonné du regard. Ce fut toutefois dame Orisia qui s'adressa à lui :

chambre d'un autre. J'ai vu trop de monde perdre la raison devant quelques pièces d'or pour croire à votre histoire.

Au grand dam de Th'iam, plusieurs magistrats acquiesçaient silencieusement.

— Je ne vois donc pas pour quelle raison nous devrions croire à une histoire aussi improbable alors qu'il existe une explication beaucoup plus simple : vous vous êtes emparé de l'or et l'avez caché dans votre chambre. Pour moi, vous êtes coupable.

Elle se tourna vers les autres juges et leur demanda à tour de rôle leur avis sur la question. Th'iam ne bénéficia finalement que d'une seule voix en sa faveur. Toutes les autres s'accordèrent avec celle de la châtelaine. Celle-ci hocha donc la tête, l'air satisfaite.

— L'affaire est entendue.

Le jeune homme voulut protester, mais il reçut immédiatement un coup puissant dans les côtes.

— La sentence, reprit dame Orisia, sera la même que celle que l'on réserve aux voleurs à Nélonas : vous garderez la vie, mais perdrez votre main droite. Peut-être utiliserez-vous la gauche à des fins plus nobles...

Th'iam écarquilla les yeux. Il nageait en plein cauchemar. Ce ne pouvait être réel. Il allait se réveiller d'un instant à l'autre...

Hélas, il ne se réveilla pas et le chef de la garde fut chargé d'appliquer la sentence sur-le-champ, car les juges avaient d'autres affaires à traiter.

À la vue du billot de bois et de la hache que l'on amena, Th'iam essaya de se défaire de ses liens en gesticulant en tous sens. Il n'allait tout de même pas se laisser faire sans se battre. Il était soldat que diantre !

Cette pensée lui amena soudain une idée.

— Je demande la justice par le combat ! s'écria-t-il.

le sénéchal avait renoncé à faire intervenir le soldat d'Avonella.

La situation était idéale. Recevant l'hospitalité dans le castel de Nélonas, il était convié au banquet du soir à la table des invités et bénéficiait de surcroît d'une chambre cossue pour la nuit. Le tout sans même devoir raconter son histoire.

Il arriva donc dans le grand hall parfaitement détendu et heureux de pouvoir profiter d'un bon repas. Le lieu était agréable. Plusieurs tapisseries aux couleurs chaudes cha-toyaient littéralement à la lumière des grands chandeliers répartis dans toute la salle. Derrière la table d'honneur, au fond de l'estrade, s'élevait un imposant foyer constitué de deux lions en pierre, levés sur leurs pattes arrière, symbole de Nélonas. Dans l'âtre, une grande flambée irradiait sa lumière et sa chaleur dans toute la pièce.

Au bas des quelques marches, trois longues tables avaient été dressées de façon à laisser une place libre au centre pour que chacun puisse admirer les prestations des artistes.

À peine entré, le jeune homme fut abordé par le sénéchal, un petit homme replet au visage bouffi, qui l'invita à le suivre pour lui indiquer la place qui lui était dévolue. Avant de s'asseoir, Th'iam salua les personnes qui s'étaient déjà installées. La table des invités avait été agencée de manière à mélanger les quelques étrangers à plusieurs notables de la ville.

Il fut accueilli par un énorme gaillard à la barbe rousse et au sourire chaleureux, qui se révéla être le capitaine de la garde de Nélonas. À côté se trouvait la conseillère aux affaires judiciaires de la ville, une femme menue au visage à la fois doux et intimidant. Même si quelques rides trahissaient son âge, elle gardait une grande beauté encore soulignée par ses manières distinguées.

Parmi les invités, il fit également la connaissance d'un négociant wonks, accompagné de ses deux filles, déjà en âge de le seconder. À leur côté se tenaient trois hommes à l'allure sombre et à la mine patibulaire, qui se présentèrent succinctement comme des émissaires d'un comte d'Elgaran.

Th'iam discourait poliment avec ses voisins de table lorsqu'il s'arrêta soudain, voyant arriver vers lui une jeune femme au charme envoûtant. Ses cheveux noirs étaient tressés le long de ses deux tempes, mélangés à un fin bandeau bleu ciel. Sa robe, dans les mêmes tons, ondulait gracieusement, épousant les contours de son corps.

L'harmonie de ses traits et la légèreté de ses gestes étaient subjuguantes ; pourtant, un autre détail frappa davantage le jeune soldat. La demoiselle lui faisait irrésistiblement penser à une autre femme dont la beauté l'avait également fasciné : l'ombre furtive de Valusar.

La ressemblance était remarquable, mais à bien y regarder, il existait malgré tout de subtiles différences. Son regard, notamment, ne possédait pas cette froideur acérée que l'on trouvait chez Mylandra. Il était tout au contraire d'une douceur désarmante, donnant à son visage une touche de bienveillance.

Lorsqu'elle arriva près de la table, elle esquaissa un sourire poli à l'assemblée sans prononcer le moindre mot. Ce fut l'homme à ses côtés qui s'adressa aux convives.

— Bien le bonsoir, gentes dames et messires. Nous ferez-vous l'honneur de nous accepter parmi vous ? Je me nomme Valnec et voici ma sœur Noaria, ménestrels de notre état.

Th'iam considéra le jeune homme d'un œil amusé. Il avait tant été attiré par la demoiselle qu'il n'avait même pas remarqué sa présence. Il était vêtu d'un surcot vert et tenait à la main un luth finement ouvragé. Son visage trahissait quelques ressemblances avec sa sœur, mais il s'en dégageait

— Je la nie, madame ! Elle est portée sans preuve irréfutable et...

Dame Orisia le coupa.

— Et comment expliquez-vous alors que ce coffret ait été retrouvé précisément dans votre chambre ?

Le jeune homme ne se démonta pas.

— Le voleur a agi avec subtilité. Son larcin commis, il devait se débarrasser de ce coffret, sachant que l'on ferait fouiller le castel. Ma chambre présentait plusieurs avantages. Premièrement, elle se trouve non loin de celle du négociant, mais en plus, tout le monde savait que j'allais partir à la première heure ce matin. Donc, soit le coffret était découvert et c'est moi qui étais accusé, soit, il ne l'était pas et le voleur avait tout loisir d'aller le reprendre pendant la journée.

Ses paroles semblèrent faire réfléchir les magistrats qui entouraient la châtelaine. Celle-ci, en revanche, garda son visage impassible.

— De nombreux témoins vous ont vu quitter le grand hall pendant le repas.

Th'iam ne pouvait pas nier ce point-là.

— C'est vrai, admit-il. Comme beaucoup d'autres convives qui, comme moi, apprécient particulièrement la cervoise...

Sa remarque provoqua quelques toussotements gênés de la part de certains juges.

— Votre histoire est bien ficelée, rétorqua dame Orisia ; comme l'était celle de votre soi-disant appartenance à la garde d'Avonella. Toutefois, la seule preuve que vous avancez est une dague, objet ô combien aisé à dérober. Ce qui nous ramène à votre présente accusation.

La châtelaine s'éclaircit la gorge, avant de reprendre :

— En toute honnêteté, je ne conçois pas qu'un misérable ayant fait main basse sur une telle quantité d'or puisse s'en défaire aussi facilement, en allant la dissimuler dans la

Toutefois, il remarqua rapidement qu'il était inutile de gaspiller sa salive avec lui. Il valait mieux attendre d'être en présence de ses juges pour plaider sa cause.

Ce fut précisément là qu'il fut amené, après qu'on lui eut fixé ses entraves. D'après la luminosité, ce devait être la fin de la matinée. Les couloirs du castel étaient déserts, seuls quelques serviteurs vaquaient à leurs tâches, mais la plupart des notables devaient sans doute encore se reposer après cette nuit agitée.

Sous bonne escorte, Th'iam arriva dans la salle du trône, une pièce beaucoup plus petite que le grand hall, mais non moins fastueuse.

L'attention du jeune soldat ne se focalisa toutefois pas sur la décoration. Rapidement, il analysa la situation. Sur le trône était assise dame Orisia. Elle arborait un visage sévère et des traits tirés. À ses côtés, Th'iam reconnut la conseillère aux affaires judiciaires, avec qui il avait conversé pendant la soirée. Trois autres magistrats étaient également présents et, derrière eux, se tenait, droit comme un pieu, le capitaine de la garde.

Bien que tous les regards fussent chargés de dédain, Th'iam avança la tête haute. Il n'avait rien à se reprocher et ne comptait pas se comporter comme un scélérat.

Les gardes l'amènèrent face au trône et l'obligèrent à s'agenouiller. Le jeune soldat ne résista pas et inclina la tête sobrement de sa propre initiative pour signifier sa bonne disposition.

— Th'iam d'Avonella, si tant est que ce nom soit bien le vôtre, commença dame Orisia sur un ton sec. Vous êtes accusé d'avoir dérobé le coffre de l'un de mes invités durant le banquet d'hier soir. Que répondez-vous à cette accusation ?

Th'iam resta à genoux, mais répondit avec vigueur :

une plus grande confiance en lui. La déférence de la jeune femme était, chez lui, remplacée par une franche assurance teintée d'un soupçon d'arrogance.

Les deux artistes furent évidemment chaleureusement accueillis et, bien vite, la discussion se concentra sur leur renommée dans les Terres habitées. Valnec se révéla être très à l'aise pour narrer leurs divers succès dans les plus fameuses cours, au point que Th'iam le trouva rapidement barbant. Toutefois, pour être franc, le jeune homme ne l'écoutait que d'une oreille. Son attention était toujours captivée par la belle et discrète Noaria.

Profitant d'une question du négociant wonks à Valnec, Th'iam osa lui adresser la parole :

— J'ai remarqué que votre frère jouait du luth. Et vous-même, quel talent caché allez-vous nous faire découvrir tout à l'heure ?

La jeune femme lui sourit, avant de répondre :

— Je crains qu'il ne vous faille patienter, messire. Je n'ai pas pour habitude de révéler mes secrets avant mes représentations...

D'aucuns auraient pu prendre ce refus comme un affront, mais Th'iam n'était pas de ceux-là. Il considéra plutôt qu'il avait eu la chance d'entendre le son de sa voix. Une voix à la fois douce et chaleureuse...

D'ailleurs, le jeune homme ne s'y était pas trompé ; il avait découvert là le secret de cette artiste. Il en fit la saisissante expérience après le plat principal, lorsque Valnec et Noaria se présentèrent au centre du hall et interprétèrent leur premier morceau.

Le luth entama tout d'abord une mélodie poignante, teintée de tristesse et de mélancolie. Puis, lorsque Noaria enleva les premières notes de sa partition, toute l'assemblée fut subjuguée. Son chant était suave et sa maîtrise vocale

impressionnante. La ballade narrait les malheurs de deux amants malmenés par les vicissitudes de la vie. Le timbre cristallin de sa voix faisait perler leur détresse dans chacune de ses notes.

Au même titre que Th'iam, les convives restèrent figés pendant toute la prestation. Personne ne fit le moindre bruit ; pas un verre ne tinta ; pas une parole ne fut échangée. Et lorsque Noaria se tut, quelques secondes de silence s'ensuivirent, comme si on cherchait à percevoir l'écho de sa voix contre les pierres du château.

Puis, les applaudissements se déchaînèrent. Toute la salle se libéra de la tension dramatique que Noaria avait su instiller. Quelques-uns se levèrent même pour acclamer les musiciens.

Toutefois, l'ovation fut brutalement interrompue par un cri venant de l'une des portes du hall.

— Au voleur !

Un lourd silence retomba immédiatement et tous se tournèrent pour voir surgir un serviteur wonks d'une pâleur cadavérique.

— Au voleur ! répéta-t-il en se dirigeant vers les invités.

Le page ne semblait pas remarquer que l'ensemble de la salle l'observait avec avidité. Chancelant et haletant, il contourna l'une des tables et s'inclina face au négociant wonks, assis non loin de Th'iam.

— Puissiez-vous me pardonner, maître ! Votre or a disparu. Quelqu'un l'a subtilisé.

L'annonce eut un effet foudroyant sur l'assemblée. Une puissante rumeur se répandit tandis que Th'iam vit le marchand devenir blême. Cet instant de flottement ne dura toutefois pas ; au beau milieu du tumulte s'éleva soudain une voix forte :

— Silence !

Il quitta donc la pièce, tordu en deux, traîné par les soldats de Nélonas. La honte qu'il ressentit à cet instant ne le lâcherait sans doute jamais.

Le jeune homme fut emmené sans ménagement dans les sous-sols du castel, jusqu'à une minuscule cellule dépourvue de fenêtre, où il fut jeté violemment. Sa tête et tout son flanc droit s'écrasèrent contre le fond de la pièce, lui arrachant un cri de douleur. Malgré cela, il se releva et se rua vers l'ouverture, juste au moment où la porte se refermait dans un bruit sec. De toutes ses forces, il tambourina contre le bois, clamant son innocence à qui pouvait bien l'entendre.

Bien sûr, il savait que c'était parfaitement inutile. Le geôlier n'avait que faire de ses suppliques. Il en entendait sans doute du soir au matin et n'avait aucun pouvoir sur le sort des prisonniers.

Finalement, Th'iam décida qu'il ne servait à rien de s'épuiser vainement. Ses forces lui seraient peut-être nécessaires lorsqu'il devrait répondre de ses prétendus actes et il décida donc de se reposer. Dans l'obscurité la plus totale, il rassembla le peu de paille qui stagnait par terre et se confectionna un semblant de couche contre l'une des parois.

En dépit du froid et de l'humidité, il parvint à trouver le sommeil assez rapidement, harassé par la journée qu'il venait de subir.

Il se fit réveiller brutalement après ce qui lui parut être un répit bien trop court. Deux gardes se saisirent de lui et l'amènèrent dans une petite pièce où le geôlier de Nélonas l'attendait avec des menottes en fer rouillé.

— Tout ceci est une effroyable méprise, essaya Th'iam dans un sourire incertain.

— Je vais vous le restituer tantôt, dit-elle calmement, mais avant cela, j'aimerais savoir où mon capitaine a découvert ce riche butin, car je n'irai pas me coucher avant que le coupable ne soit sous les verrous.

Le capitaine acquiesça avec un sourire satisfait.

— Le misérable est parmi nous, dit-il de sa voix gutturale.

À cette annonce, toute l'assemblée retint son souffle.

— Le coupable est ce jeune freluquet ! termina-t-il en pointant son index vers la foule.

Tous les regards se braquèrent instantanément vers celui qui était désigné. Th'iam devint livide, voyant le doigt accusateur se poser sur lui.

— Cet homme a souillé le nom du corps des gardes d'Avonnella en se disant l'un de ses éminents membres alors qu'il n'est en réalité qu'un tire-laine de la pire espèce !

Th'iam était sous le choc, à tel point qu'il ne remarqua pas que deux gardes s'approchaient de lui par derrière.

— Nous avons trouvé ce coffret dissimulé dans la chambre que votre seigneurie a eu la courtoisie de lui offrir. Et c'est en dépouillant vos invités qu'il vous remercie.

Dame Orisia crispa sa mâchoire en regardant intensément le jeune soldat. Sa fureur vibrait dans sa voix lorsqu'elle ordonna :

— Que l'on jette ce malandrin dans le plus sombre de mes cachots !

Th'iam voulut se lever pour clamer son innocence, mais déjà de grosses mains gantées se refermaient sur ses bras et le soulevaient de son siège.

— Arrêtez ! parvint-il à dire. C'est une mép...

Toutefois, l'un des gardes lui asséna un puissant coup de poing dans l'estomac, l'empêchant de poursuivre sa phrase.

Dame Orisia s'était levée et observait la salle, les mâchoires crispées. Elle attendit quelques secondes pour être certaine d'avoir l'attention de tous avant de reprendre :

— Je n'accepterai pas qu'un crime soit commis sous mon toit ! Approche serviteur. Éclaire-nous sur ce qui t'a amené à interrompre notre dîner.

Le page blêmit encore un peu, réalisant soudain qu'il lui faudrait parler devant toute l'assemblée. L'une des filles du négociant le rassura par quelques paroles et l'invita à monter sur l'estrade. Finalement, ce fut toute la délégation wonks qui l'accompagna vers la table d'honneur.

Pendant que ceux-ci s'approchaient, dame Orisia se retourna et s'entretint discrètement avec l'un de ses gardes. Ce dernier acquiesça et quitta la pièce.

Arrivés au sommet des marches, les Wonks s'inclinèrent et le serviteur s'avança d'un pas. La maîtresse des lieux lui fit signe de parler et il commença :

— Pardonnez-moi d'avoir interrompu votre repas, madame, mais l'affaire était trop grave. Je devais en informer mon maître.

Malgré son fort accent wonks et une nervosité manifeste, les paroles du page étaient audibles jusqu'à la table de Th'iam.

— Je me trouvais dans la chambre de mon maître, poursuivit-il, occupé à mes besognes quotidiennes, lorsque j'ai entendu un bruit étrange provenant du couloir. On eût dit les pleurs d'un nouveau-né et cela m'a étonné, car il ne me semblait pas en avoir aperçu dans ces quartiers. Je me suis alors absenté quelques instants pour voir de quoi il retournait, mais je n'ai rien vu. Le bruit avait cessé et je suis donc revenu dans les appartements.

Le serviteur s'arrêta un instant, comme pris à la gorge.

— J'ai remarqué qu'une odeur inhabituelle planait dans la pièce. Cela aurait dû me mettre sur mes gardes, mais ce

n'est que plus tard que j'ai pensé à vérifier si les objets de valeur de mon maître étaient toujours présents. C'est là que j'ai constaté que son coffret avait disparu. Il contenait...

La voix du page s'étrangla dans un sanglot.

— ...la recette de mes dernières transactions à Lahrios, termina le négociant sur un ton amer. Une somme importante en ducs d'or.

Un lourd silence accueillit cette dernière remarque. Toute l'assemblée attendait la réaction de dame Orisia, lorsque celle-ci acquiesça finalement et déclara :

— Comme je l'ai dit, je ne laisserai pas un crime impuni sous mon toit. Je m'emploierai donc à faire toute la lumière sur cette affaire.

Se tournant vers la table des invités, elle ajouta d'une voix forte :

— Capitaine ! Rassemblez vos hommes immédiatement et faites fouiller ce château de fond en comble. J'ai déjà fait interdire tous les accès. D'ici au point du jour, je veux voir ces pièces d'or restituées et le voleur enfermé !

Le grand gaillard à la barbe rousse se leva et frappa son poitrail de son poing droit.

— À vos ordres, madame !

Sans tarder, il se dirigea vers la sortie et beugla plusieurs ordres à l'adresse de ses subordonnés.

Cette étrange interruption avait quelque peu refroidi l'enthousiasme des convives. Personne n'osait reprendre son verre, se demandant si le banquet allait se poursuivre. Finalement, dame Orisia clarifia la situation :

— Fort bien, fit-elle sur un ton faussement enjoué. Il semblerait que nous ayons devant nous une longue nuit... alors autant en profiter ! Je vais faire servir le dessert, mais en attendant, je suis certain que nos ménestrels aux mélodées si suaves ont d'autres prestations à nous offrir.

L'assemblée entière leva son verre et acclama les sages paroles de la dame, tandis que Noaria et Valnec regagnaient le centre de la salle. Sentant que la tension était encore palpable, le jeune homme entama une mélodie plus joyeuse que la première. La chanteuse choisit également une interprétation moins solennelle et se permit même quelques pas de danse durant les parties instrumentales.

La bonne humeur reprit donc ses droits et le banquet se poursuivit ainsi jusque tard dans la nuit. La cervoise était fraîche à souhait et les ménestrels avaient si bien su ranimer l'ambiance que l'affaire du vol était déjà presque oubliée.

La tension remonta toutefois rapidement lorsque le capitaine de la garde réapparut dans le grand hall, accompagné de plusieurs soldats lourdement armés. Il portait un petit coffret finement ouvragé sous son bras droit et s'avança solennellement vers la dirigeante de la ville. La musique fit instantanément place au cliquetis des armures et au lourd tambourinement des bottes contre la pierre.

Arrivée sur l'estrade, la petite procession s'inclina et son capitaine alla droit au but :

— Mes hommes ont découvert ce coffret dissimulé dans une chambre du castel. Il contient des ducs d'or.

Dame Orisia l'examina attentivement et l'ouvrit, contemplant son contenu en silence. Lentement, elle releva la tête et s'adressa au négociant wonks :

— Est-ce que ceci vous appartient ?

Le Wonks avait retrouvé toutes ses couleurs.

— Oui, c'est bien mon coffret, déclara-t-il en se levant de sa chaise.

Il monta sur l'estrade et put confirmer que l'or qu'on lui avait dérobé était bien contenu dans cette cassette.

Dame Orisia esquissa un sourire.